

Des fois, ça marche. Entrevue sur une ferme végétarienne en Suisse

Entrevue avec **Sarah Heiligtag**, traduite de l'anglais par **Lucas Krishnapillai**

La cause animale est marquée par sa diversité : on y trouve des gens de tous horizons, qui s'investissent dans une large gamme des actions possibles. Des refuges dépendant de dons ou des pouvoirs publics faisant face au problème structurel de l'abandon, aux sanctuaires qui se réclament de l'anarchisme et tentent des sociétés multi-espèces égalitaires; des plus aisé·es qui prônent l'utilisation du capitalisme financier, à celles et ceux qui mènent des opérations de confrontation pour arracher les animaux à leur sort. Difficile de trouver une constante ou un dénominateur commun... vraiment commun. Car souvent quand on creuse, les divergences émergent et se cristallisent en autant de failles que l'on peine à franchir. Et face à l'ampleur du désastre qui nous laisse surtout des ruines dans lesquelles habiter avec les animaux, nos mises en mouvement vers le mieux semblent parfois dérisoires. Parfois pourtant, émergent des bribes de solution qui donnent un élan général bienvenu.

Les sanctuaires nous laissent déjà entrevoir des possibilités de vie commune avec les animaux qui ne soit pas marquée par leur exploitation. En tenant compte de leurs préférences (par exemple, avec quels autres animaux elles préfèrent socialiser, quelle proximité elles souhaitent entretenir avec les humain·es, comment elles souhaitent organiser leur quotidien), l'étape qui suit leur libération est mise en actes, dans un endroit où praxis et théorie s'entremêlent pour préfigurer un horizon plus juste à leur égard. Toutefois, ces expériences sont souvent cantonnées à des espaces restreints qui peinent

à gagner en visibilité et sont constamment sur le fil, financièrement. En Suisse Alémanique, à seulement une heure de Zurich, se joue autre chose. Sarah Heiligtag, avec les projets Hof Narr et Transformation, propose un changement d'échelle qui nous permet d'envisager plus vaste encore. Hof Narr est le nom de sa ferme végétarienne au sein de laquelle elle accueille des animaux dits de ferme qui ont été soustraits à leur existence dans les industries agricoles. L'idée est de montrer par le fait accompli qu'il est possible à la fois de produire du maraîchage pour assurer sa subsistance et d'offrir un accueil aux animaux qui en ont besoin. La preuve faite, elle fut contactée par des agriculteur·ices refusant de continuer à exploiter leurs animaux, curieux·ses de ses solutions. Émerge alors Transformation, un programme destiné à celles et ceux intéressé·es à effectuer une transition d'une agriculture classique vers une agriculture végétarienne. L'entretien qui suit, réalisé par Lucas Krishnapillai, nous donne les détails de cette histoire.

L.K. Pour commencer, est-ce que tu peux te présenter puis nous donner les grandes lignes de ton projet?

S.H. Je m'appelle Sarah, j'ai 45 ans, et je suis une philosophe, ce qui marque le début de mon parcours en rapport aux droits des animaux et à l'éthique animale. C'est en étudiant les théories de la justice que j'ai réalisé qu'il y manquait toujours plein de gens dans ces considérations philosophiques, les animaux. Après mes études,

j'ai commencé à enseigner l'éthique à l'université, parce que je pensais qu'en enseignant cette injustice, l'irrationalité de cette injustice, les gens réaliseraient et arrêteraient de maltraiter les animaux. Je me suis ensuite rendue compte que les solutions étaient là sur le papier, mais rarement mises en application.

Mon mari et moi, on s'est alors dit qu'on avait besoin de trouver un endroit au sein duquel on ne voulait pas faire que parler, mais où l'on pouvait aussi faire les choses différemment. On est donc parti-es chercher une ferme au sein de laquelle on pourrait non seulement offrir un refuge aux animaux et parler de leur personnalité, de leurs droits, effectuer des comparaisons qui font réfléchir, avec l'exemple des cochons et des chiens, en se demandant pourquoi ils sont traités de manière si différente. L'idée c'était aussi de toucher le cœur des gens, pour permettre le changement.

Donc on voulait offrir un refuge aux animaux et parler d'éthique, mais on voulait aussi montrer que l'agriculture pouvait prendre une voie différente, que l'on pouvait produire de la nourriture sans exploiter personne. Donc on a créé une ferme végane sur l'espace du sanctuaire et finalement des agriculteur-ices sont venu-es vers nous parce qu'elles et ils ont vu en nous une opportunité. On n'a jamais planifié de dire aux agriculteur-ices ce qu'ils et elles devaient faire, parce qu'on n'a jamais cru qu'ielles nous écouterait, on voulait parler aux consommateur-ices pour leur dire comment ielles pouvaient changer. Mais tout d'un coup les agriculteur-ices nous contactent, et sont là devant nous, en larmes, en réalisant qu'elles et ils peuvent évoluer dans ce métier sans tuer leurs animaux, c'est comme une sorte de grande révélation. J'étais hyper motivée à les aider dès que possible pour changer leurs fermes, ce qui a attiré l'attention des médias en Suisse, dans un

pays où il y a cette image des vaches heureuses qui circule, alors qu'elles ne le sont pas.

Les agriculteur-ices ont pris la parole, pour dire non, nos vaches ne sont pas heureuses, elles sont maltraitées. Tout ça a commencé à prendre vie dans les médias, ce qui a inspiré de nouvelles fermes et c'est comme ça que le projet Transformation a commencé. Donc on a démarré notre propre ferme qui est toujours en fonctionnement, Hof Narr, et on y enseigne l'éthique, à des enfants comme à des adultes, chaque semaine. On est aussi en train de cultiver pour nourrir des gens et on y sauve également des personnes, des animaux non humain-es. Donc il y a ces quatre piliers : les animaux, l'éducation, la ferme Hof Narr et le projet de transition Transformation.

L.K. Est-ce que tu peux nous parler de tes inspirations en philosophie, ainsi que les projets concrets qui t'ont inspirée pour mettre en œuvre le tien ?

S.H. Mes inspirations étaient vraiment plutôt théoriques, j'étais tout le temps dans les textes, où l'on trouve parfois des choses étranges, j'en lisais aussi d'autres qui me mettaient en colère, mais dans l'ensemble ça part aussi de là. Il y a le travail de Peter Singer sur la question du principe d'égalité considération, Tom Regan aussi, les classiques qu'on finit par lire à un moment. Je pense que ce qui est vraiment central, c'est cette idée de mettre les animaux sur un plan d'égalité; on le comprend pour les chats et les chiens, mais on ne le fait pas pour les animaux de ferme. J'aime beaucoup la logique, et on se demande vraiment où est la logique ici? Et donc, où est la justice? J'ai toujours aimé les animaux et je me projette dans ce qu'ils vivent, donc la théorie était une part de notre inspiration, mais j'ai aussi fait des enquêtes sous couverture pendant et après mes études,

donc je suis allée dans tous ces endroits horribles. Ces lieux sont aussi inspirants d'une certaine manière : quand on voit comme elles souffrent, on veut changer ça parce que c'est inacceptable.

Chaque animal que j'ai rencontré, de personne à personne, reste la plus grande inspiration. Si on regarde un cochon dans les yeux et qu'on comprend qui est derrière, quand on comprend que ce sont des personnes et que chaque cochon est différent, ça demeure ma plus grande motivation chaque jour. Elles ont tellement besoin de notre aide que je ne me vois pas arrêter.

L.K. Tu peux en dire plus sur les agriculteur·ices, est-ce qu'elles deviennent antispécistes ?

S.H. La plupart le deviennent. Elles sont tout·es très différent·es, mais viennent souvent de mondes différents. Elles n'ont pas forcément entendu parler de théories philosophiques et ne sont pas engagé·es dans des travaux de logique abstraits, c'est souvent par le cœur que ça passe je dirais, certain·es sont très rapides et tirent des conclusions personnelles : si je veux arrêter de tuer mes animaux, je ne vais pas continuer à manger d'autres animaux. Parfois elles vont ensuite vers des perspectives en termes de libération collective. Pour d'autres, ça prend beaucoup plus de temps et ça demande de la stratégie, des conversations, de la mise en perspective : si tu pratiques le *care* pour certains de tes animaux, est-ce que c'est cohérent ou juste de ne pas le faire avec d'autres ? Je discute beaucoup, j'essaie d'être stratégique, de donner des ressources, de remettre les discours en perspective, je considère que ça fait partie de mon travail. Si une personne végane arrive, son premier jour à Transfarmation peut être assez choquant, car comme la transition est en cours, de fait il y a encore de l'exploitation animale.

L.K. Comment ça se passe en termes de conditions matérielles d'existence, d'où viennent les fonds ?

S.H. On a différentes sources de revenus : pour la partie éducative, les écoles payent pour venir ici. Aussi, on cultive et vend des légumes et pour offrir le refuge aux animaux, on peut avoir des parrainages de personnes privées qui ont sauvé un cochon et qui payent maintenant pour sa subsistance, ou encore des fondations qui traitent du droit des animaux et qui veulent soutenir notre travail. La plupart des revenus sont pour les animaux et les produits de la ferme servent plutôt à notre subsistance à nous les humain·es qui avons aussi besoin d'un revenu.

Pour ce qui est des agriculteur·ices, elles gagnent leur argent avec un tournant dans leur production, si par exemple elles produisaient du lait, c'est remplacé par des cultures d'avoine pour faire du lait d'avoine ou des yaourts à l'avoine. On fait un budget et souvent les nouvelles cultures ne remplacent pas complètement les revenus issus de l'exploitation animale immédiatement. Si, par exemple, les vaches restent sur les fermes, on travaille avec des sponsors et on regarde également si les fondations peuvent aider et remplir les trous dans le budget au début. Après une année ou deux, elles ont assez d'expérience dans les cultures maraîchères pour avoir des liens avec des entreprises comme Vegan Cheese, par exemple. Ça prend un an ou deux pour se construire et après le remplacement fonctionne. On doit bien regarder les chiffres, combien elles ont actuellement, s'il leur faut plus ou moins de revenus et, à la fin, il y a plutôt une diversité au niveau de la production. Ce n'est plus juste du lait comme c'était avant, mais des pois chiches, des lentilles, des légumes, des sponsorships, parfois des après-midis éducatives pour compléter. La diversité est ce qui donne une stabilité.

Pour ce qui est de la partie éducative, comme j'enseignais l'éthique à l'université, des professeur·es me connaissaient déjà et m'ont contactée pour venir à la ferme. Ensuite, ielles en ont parlé à d'autres enseignant·es d'écoles qui voulaient également venir visiter, c'est un peu du bouche à oreilles. On a aussi une brochure, si jamais les écoles ne nous contactaient plus, ce qui n'est encore jamais arrivé, on l'enverrait aux écoles. L'éthique fait partie des disciplines qui doivent être enseignées à l'école, ce qui n'est jamais vraiment fait par manque de temps des enseignant·es, mais si on dit qu'on apprend l'éthique dehors avec les animaux et la nature, alors on arrive à les attirer.

L.K. On oppose souvent aux fermes véganes leur impossibilité à être fonctionnelles toutes seules, parfois elles sont même accusées d'hypocrisie puisqu'elles nécessiteraient du fumier animal pour fonctionner, qu'elles chercheraient ailleurs. Qu'est-ce que tu en penses ?

S.H. Déjà, il y a cette idée que certaines fermes vivent avec des animaux, mais qui ne sont ni exploité·es, ni tué·es, mais en réalité, il y en a plein qui n'ont pas d'animaux, parfois certains animaux sauvages qui passent et qui peuvent apporter un peu de fumier. Mais si on n'a rien de tout ça, on peut très bien utiliser du compost seulement végétal à partir de cultures qui sont pensées pour ça, qui peuvent même être de meilleure qualité que le fumier animal. C'est un champ scientifique qui se développe, quels sont les meilleurs fumiers pour quelles cultures, donc ces arguments selon lesquels les fumiers animaux seraient nécessaires pour le développement de cultures ne résistent pas à l'examen de la réalité, ça ne tient pas. Au contraire même, on a trop de fumier en Europe, tellement que cela peut poser des problèmes

de santé publique. Oui, on peut avoir du fumier végétal sans l'acheter ailleurs et sans qu'il ne soit artificiel.

Même si on pense à une plus grande échelle, pas en Suisse mais dans des pays où le sol peut être moins fertile, on pourrait aussi imaginer des collaborations avec d'autres fermes pour faire un fumier en commun, avec un travail en réseau et une division du travail : des gens qui produisent des plantes avec beaucoup de protéines, d'autres des fruits, d'autres des fumiers pour des fermes qui n'en auraient pas assez, je le vois comme une occasion de collaboration.

L.K. Est-ce qu'il y a une volonté que l'idée puisse se diffuser plus largement que ne le fait présentement votre projet? Est-ce que vous voyez des obstacles, comme un backlash?

S.H. Il y a des gens de toute l'Europe qui me contactent, beaucoup en Allemagne, en France, en Belgique ou aux Pays-Bas, il y a beaucoup d'intérêt. Bien sûr, ielles doivent le faire ielles-mêmes, idéalement trouver une ferme qui est prête à faire le pas et travailler à créer un modèle. Dans notre cas, on a notre propre ferme qui peut être inspirante. Juste comme philosophe, les agriculteur·ices ne m'écouteront pas, j'ai besoin de montrer que ça marche dans ma propre ferme, c'est un bon point de départ d'avoir un modèle. Les subventions sont tellement dirigées vers les productions de lait et de viande, c'est un défi que d'aller vers d'autres horizons. On doit changer le système de subventions pour le diriger vers des solutions qui travaillent en vue d'un futur plus éthique. Les lobbies sont extrêmement forts, en Suisse par exemple, les lobbies des produits laitiers présentent leurs produits dans les écoles de manière à les faire passer comme étant bons pour la santé. J'ai eu des menaces aussi, les choses un

peu typiques, mais je suis consciente que je peux provoquer de la peur pour certain·es fermier·ières ou pour des lobbies, toutefois je pense que c'est toujours sur une échelle très gérable.

L.K. Est-ce que vous avez des conseils pour des personnes qui voudraient s'inspirer de votre travail?

S.H. Je pense qu'on peut vraiment changer les choses en partant de la base. Avant de commencer, c'est bien de connaître les spécificités du système en agriculture, du fonctionnement des subventions dans chaque pays, car beaucoup d'argent passe par là.

C'est bon d'avoir des gens qualifiés aussi, en psychologie, en travail agricole, des qualifications au sens large en fait, ne pas forcément partir seul·e, même si c'est toujours possible aussi. Si c'est faisable, trouver une ferme qui fonctionne comme exemple, pour aller contre tous les préjugés qui disent que ça ne peut pas fonctionner. Il y a l'exemple du fumier mais il y a aussi d'autres exemples qui sont mobilisés contre les fermes véganes, c'est important d'avoir des modèles pour montrer que c'est possible et que tout le monde peut le faire. Se battre contre le système c'est aussi important, mais ce n'est pas assez, on doit aussi construire une alternative, pour montrer comment la production agricole peut être faite de manière différente. Certain·es agriculteur·ices qui étaient sceptiques au début deviennent maintenant plus enthousiastes et peuvent se dire : on a des options de rechange, c'est possible de faire de l'agriculture de manière différente. Et, tout le monde qui embarque dans ce genre d'aventure peut me contacter pour avoir un partage d'expérience !

Conclusion

Les projets portés par Sarah, et les collectifs avec elle, donnent à voir un antispécisme en actes, qui se donnent la chance de se faire surprendre, en construisant des ponts avec des allié·es qu'on aurait cru improbables. Les éleveur·euses qui viennent les voir incarnent un futur à défendre, et surtout à désirer. Le fléchissement qui les affecte contient en lui la possibilité d'un basculement général, où l'on réfléchit à deux fois avant d'égorger un cochon avec la main qui nous a servi à caresser un chien.

On met à mal l'opposition fantasmée du végane ignorant venant des villes s'opposant aux paysan·nes qui s'inscrivent dans un territoire où l'on fait les choses ainsi, parce qu'on a toujours fait comme ça. Le monde paysan ne doit pas être pensé comme étant sans histoire, traversant le temps sans se faire influencer par les rapports de forces contemporains. Au sein de cet îlot qui contient en lui le devenir d'un archipel, l'histoire semble favorable aux intérêts des animaux non humain·es. Des aspérités restent, bien sûr, et on s'interroge sur comment faire se mouvoir un système de subventions agricoles qui semble sédimenté dans le réel. Mais ces fermes ne clament en rien contenir l'entièreté de la solution. Elles font et, ce faisant, ouvrent la voie à un enthousiasme ardent qui met du feu dans les veines.

Les arguments qui se disent pragmatiques et veulent en fait couler l'horizon antispéciste achoppent sur une réalité heureuse : les fermes véganes peuvent fonctionner, la preuve, elles le font déjà. Et elles deviennent de plus en plus nombreuses. Au Québec, la Ferme de l'Aube pave la voie à l'agriculture véganique et son propriétaire, Jimmy Videle, vient de publier un ouvrage de référence pour se lancer dans l'aventure, *The Veganic Grower's Handbook* (2023).

Un grand merci à Sarah Heiligtag pour son temps, et à Diane Studer pour ses excellentes idées.

Notices biographiques

Sarah Heiligtag est philosophe. Elle est porteuse des projets Hof Narr, une ferme éducative végane, et Transformation, un projet de transition pour les agriculteur·ices qui le demandent, vers une agriculture végétale.

Lucas Krishnapillai est doctorant en sciences politiques à l'École normale supérieure (ENS/Ulm) et à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Il étudie les ponts entre une pensée antispéciste et les perspectives décoloniales. Quand il ne fait pas de la recherche, il fait de la radio (ZadioRad).